

Malice et l'ogre Og

Alexis Lefrançois

Volume 34, numéro 4 (202), août 1992

Invitations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lefrançois, A. (1992). Malice et l'ogre Og. *Liberté*, 34(4), 82-86.

ALEXIS LEFRANÇOIS

MALICE ET L'OGRE OG*

Jésus-Marie-Joseph.

Il était une fois, en des temps reculés — car tout, en ces temps-là, marchait à reculons: l'horloge, l'humain, l'autobus, le fleuve, l'écrevisse même — un véritable ogre authentique: l'ogre Og.

Og vivait dans une grotte rose et fruste, dans une île grecque classique, vêtu de peaux de bêtes de l'Antiquité, et avait tous les attributs de l'ogre: la bouche d'ogre, la bedaine d'ogre, l'appétit véloce d'ogre, le zizi d'ogre mais — pauvre ogre Og — pas de dents.

Or, il advint un jour que les flots mélodieux rejetèrent sur les rivages déserts une mignonne et toute nue, magnifique petite Malice. Og aperçut la savoureuse épave dans les bleues vaguelettes et hop! ni une ni deux, babines relevées, nonobstant le manque de dents, se disposa sur-le-champ à la délicatement croquer.

Malice, femelle dans l'âme — déjà — ne se séparait jamais de son sac, dans lequel elle gardait, entre autres farces et attrapes, le tour fameux de la séduction.

Malice dit: «Ma pomme à moi, c'est toi, ô ogre Og chéri, mon bichounet.» Og, dans son for d'ogre intérieur,

* Extrait de *Contes pour le cochon qui sommeille*.

ressentit alors la terrible secousse d'un sapristi de coup de foudre.

D'autant que Malice avait sauté sur ses genoux et, remuant son derrière pointu qui n'avait pratiquement pas servi, lui suçait déjà les zobes et les bonbons, l'intérieur du nez, sans compter l'et cætera.

Malice, quand elle jugea le vieux couchon mûr assez, lui tendit la pomme. Or, Og la croqua. La pomme était pleine de vers débiles d'un lombric mou, récemment co-opté, de l'Académie canadienne vroûnzaise, bref: véreuse.

Il dit: «Pouah!» et recracha ex-tem-po-ra-né-ment le lombric.

L'ogre Og tenait, certes, la chair de fillette en la plus tendre estime. Crue, il arrivait cependant que la fillette goûtât foutrement la limace, voire l'huile du foie de l'ignominieuse morue qu'Og, entre toutes les sauces, abominait particulièrement.

Og entreprit donc de chauffer Malice. Il lui caressa de sa plume chatouilleuse le doux entregent. Et Malice chauffa, chauffa, chauffa, vint toute rouge, mouillée, molle, fondue au chocolat dans sa petite culotte impubère, et les oreillons palpitants.

Alors, Og et Malice passèrent à table et s'empiffrèrent de la somptueuse fondue, comme deux goulafs teutons d'avant la guerre.

Ils y prirent beaucoup de plaisir car les mouettes piaillaient en grec ancien tout autour et, partout sur la vaste terre qui, en ces temps reculés, était encore bien plate, les flamants roses dévoraient les truites arc-en-ciel, les truites arc-en-ciel les têtards-ouaouarons, et les ouaouarons les libellules bleues.

Les libellules bleues ne dévoraient personne et rien du tout, car elles avaient déjà beaucoup de mérite, accrochées par la queue comme des couples, à voleter deux par deux, l'air naturel entre les nénuphars.

Mais quand même, c'était l'amour et tout le monde était content.

Og chauffa souvent Malice dans sa grotte rose, sans jamais toutefois se résoudre à consommer. Car il était dans le tréfonds un bon bougre d'ogre, respectueux de l'enfance jetée sur les rivages abandonnés et bien éberlué que Malice en un corps si menu conjuguat tant de subreptice pudeur à tant de chrétienne innocence.

«Couille-barbe, à la fin!» dit Malice, un jour, tapant du pied. «Tout cela est bien gentil, ô ogre Og chéri, mon bichounet, mais très répétitif et copieusement dépourvu, tu avoueras, de piquant.»

L'ogre Og avoua. Mais continua de tergiverser, tergiverser, sans jamais se résoudre à consommer. La chaste et pure Malice était de plus en plus déconcrissée.

«Couille-barbe, à la fin!» redit Malice, un jour, retapant du pied — C'était un autre jour. «Y a pas à tortiller du cul pour chier droit!»

Et Malice, illico, manda le papiste, les enfants de chœur et tout l'ecclésiastique balthazar pour que se tinssent dans les plus brefs délais les convolantes cérémonies de la juste noce.

L'ogre Og, bon chic bon genre, nœud pap', rase-pet du dimanche, boules à mites dans les oreilles, dentier flamboyant, et les nougats coincés dans une paire de croquenots neufs et rutilants avait, au bras de l'épousée, fière allure, allure gastronomique.

Malice, pauvrete, grelottait dans la bise car elle ne portait que sa voilette de mariée, son pucelage imberbe et un bouquet d'épis de maïs. Mais ses foufounes à l'air faisaient très chic, très minimaliste, et impressionnèrent durablement les plus esthètes des invités.

Le papiste se carapata dare-dare dans la chaire d'où il tonitrua. Car il n'aimait pas bien-bien, même dans une île déserte, marier une jeune vierge à un vieil ogre lubrique et débouché.

Adoncques, le papiste intima vigoureusement à l'ogre Og de renoncer à Satan et à ses pompes.

Pauvre Og, navré, regarda tristement ses pompes neuves et rutilantes, mais par magnanime amour les lança de si tôt dans l'onde azurée où elles flottèrent longtemps avant que de, comme le reste, sombrer.

Le papiste, fort aise, loua le Seigneur, bon prix mais quand même abordable et pas cher.

Les noces furent superbes. Certains invités avaient beaucoup de goût. Et le traiteur aussi. Og les dégusta l'un après l'autre, les plus dodus d'abord. Et quand il ne resta bientôt, sur le buffet, qu'un rollmops de mémère et un fœtus dans un bocal, ce fut signe que la fête était, à toutes fins utiles, achevée.

Og, repu, poussa un véritable authentique rot d'ogre de fin de fête orgastique et nuptiale.

Alors, ex abrupto, il sauta dans Malice. Il mit et remit son organe matrimonial dans le kiki de la fillette, et ils consommèrent, consommèrent, n'arrêtèrent plus de consommer. Les enfants tombaient comme des mouches. C'était avant la pilule.

Ils eurent un petit Malotru, un petit Malappris, un petit Sacripant, et toute une ribambelle d'ogriillons et de fieffées ogresses, tous pimpants, joufflus, en bon état de marche et en parfaite condition.

L'ogre Og et la famille, quand ils n'avaient pas le temps de cuisiner, se sustentaient à l'occasion d'un frugal bébé farci, car ils avaient beaucoup de bouches à nourrir.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire. Ainsi donc vécurent sans histoire sur les pentes herbues de leur île antique, les doigts dans le nez, herborisant parfois, chassant le papillon, gardant toujours le lit avec la plus extrême vigilance car il menaçait sans cesse de crisser le camp, Og, Malice et la marmaille jusqu'à l'âge impeccable, canonique et avancé.

On raconte qu'au bout de ses jours l'ogre Og perdit la mémoire, au grand plaisir des suaves marmots toujours

prompts à se gausser du gaga, du vieillard, de la veuve et de l'handicapé.

Og perdit si bien la mémoire qu'il en omit de décéder.

Et la vieille Malice, décharnée comme un pet de rata-poil, poreuse, friable, transparente et ratatinée, retomba d'un coup sec en enfance un matin et redevint, pour l'éternité, une toute petite fille, avec un sac à malice, une pomme véreuse, une voilette de mariée et avec, assise branlante sur sa chaise percée, les fesses à l'air au soleil hellénique, à l'entrée de la grotte conjugale, une saprée de maudite envie de consommer.

Tout était, dès lors, parfait pour le vieil ogre et la fillette, parfait pis ben correct, et prêt derechef à tout recommencer.

C'était l'histoire d'Og et de Malice. Et, cui-cui-cui, mon histoire est finie.